

TSITSI DANGAREMBGA



CE CORPS À PLEURER

TRADUIT PAR NATHALIE CARRÉ

MÉMOIRE



D'ENCRIER

**MOI, JE SUIS CE
QUE TU PENSES
QUE JE SUIS.
PAS UNE PERSONNE,
MAIS LE TRUC
QUE TU VEUX QUE
JE SOIS
SUR TA PHOTO.**

MÉMOIRE 
D'ENCRICR

1260, RUE BÉLANGER – BUREAU 201
MONTRÉAL, QUÉBEC H2S 1H9
INFO@MEMOIREENCRICR.COM
MEMOIREENCRICR.COM

CE CORPS À PLEURER

Tambudzai avait de grands rêves. Née dans un village pauvre, elle croyait que ses diplômes lui ouvriraient la voie vers la grande ville et lui garantiraient le succès. Dans un Zimbabwe à la dérive, Tambudzai voit l'horizon se rétrécir. Après maintes humiliations, elle accepte un poste en écotourisme qui la condamne à vendre aux touristes les charmes d'une Afrique fantasmée. Terrifiée à l'idée de revenir au village les mains vides, Tambudzai est poussée à commettre l'ultime acte de trahison.

Romancière, militante, cinéaste et dramaturge née au Zimbabwe, **TSITSI DANGAREMBGA** est l'auteure de trois romans : *Nervous Conditions*, lauréat du Commonwealth Writers' Prize, *The Book of Not* et *This Mournable Body*, finaliste au Prix Booker en 2020. Elle est également directrice de l'Institute of Creative Arts for Progress in Africa Trust. En 2021, elle reçoit le Prix PEN Pinter Prize et le prestigieux prix Peace Prize of the German Book Trade, première femme noire lauréate de ce prix. En 2022, Dangarembga a été sélectionnée pour le prix Windham-Campbell pour la fiction.

NATHALIE CARRÉ est maîtresse de conférences en langue et littérature swahili et co-directrice du Master de Traduction Littéraire à l'Institut National des langues et civilisations orientales (Inalco). Elle est traductrice du swahili et de l'anglais vers le français. Elle est lauréate du prix Pierre-François Caillé de la traduction 2018 pour sa traduction de l'anglais (Jamaïque) du roman *By the Rivers of Babylon* de Kei Miller (Zulma, 2017).

TSITSI DANGAREMBGA

CE CORPS À PLEURER

TRADUIT DE
L'ANGLAIS (ZIMBABWE) PAR

NATHALIE CARRÉ



Il y a toujours quelque chose à aimer

Lorraine Hansberry

Un raisin au soleil

PREMIÈRE PARTIE
QUAND LES EAUX SE RETIRENT

Il y a un poisson dans le miroir. Le miroir est au-dessus du lavabo, dans un coin de ta chambre. Le robinet (dans les chambres de la pension de jeunes femmes, eau froide uniquement) goutte. Encore couchée, tu roules sur le dos et fixes le plafond. Tu t'aperçois que ton bras est engourdi et tu le secoues d'avant en arrière de ta main valide jusqu'à ce que la douleur jaillisse dans une fulgurance de picotements. C'est le jour de l'entretien. Tu devrais déjà être debout. Tu redresses la tête et retombes sur l'oreiller. Pourtant, enfin, tu es devant le lavabo.

Là, le poisson te renvoie ton regard, les yeux saillants d'orbites violacées, la gueule béante, les joues s'affaissant comme sous le poids d'écailles innombrables. Impossible de te regarder. L'eau qui goutte te tape sur les nerfs et tu serres un peu plus le robinet avant de le tourner dans le sens inverse. Un geste pervers. Ton estomac se gonfle avec une morne satisfaction.

— *Go-go-go !*

Une femme frappe à ta porte.

— Tambudzai, tu viens ?

C'est Gertrude, l'une des filles qui logent à la pension comme toi.

— Tambudzai, crie-t-elle encore. Petit déjeuner ?

Bruits de pas qui s'éloignent. Tu l'imagines en train de soupirer, un peu abattue par ton absence de réponse.

— Isabel, appelle-t-elle maintenant, tournant son attention vers une autre résidente.

— Oui, Gertrude, répond Isabel.

Un choc t'indique que tu n'as pas fait assez attention. Ton coude a percuté le miroir pendant que tu te brossais les dents. Vraiment ? Tu n'en es pas certaine. Tu n'as rien senti. Pour être plus exacte, tu ne peux pas te payer le luxe de conclusions définitives, car une telle certitude t'accuse. Tu fais tout ton possible pour respecter les règles de ce lieu, mais elles te rient au nez. Madame May, la directrice de la pension, t'a souvent rappelé que tu avais dépassé l'âge limite. Et maintenant, c'est le miroir qui, s'échappant du clou recourbé par lequel il tient au mur, est tombé dans le lavabo ; il y a une nouvelle fissure. À la prochaine chute, toutes les pièces voleront en éclats. Tu le soulèves avec précaution, pour que celles-ci restent en place, réfléchissant à l'excuse que tu sortiras à Directrice May.

— Et alors, qu'est-ce que vous étiez en train de faire avec ? insistera madame May. Vous savez bien qu'il ne faut pas toucher au mobilier !

Madame May se bat pour toi, dit-elle. Elle te rappelle combien de fois le conseil d'administration s'est plaint. Pas de toi en tant que telle, mais de ton âge. La municipalité va finir par retirer sa licence à la pension si l'on découvre

que des antiquités comme toi vivent ici, des femmes qui ont depuis longtemps passé l'âge admis par les statuts du Twiss Hostel.

Comme tu hais ce conseil de salopes !

Un éclat de verre en forme de triangle tombe sur ton pied avant de glisser au sol, laissant une tache rouge foncé. C'est un sol en béton gris-vert, couleur de lac sale. Tu t'attends à ce que les autres morceaux tombent aussi, mais ils tiennent bon.

À l'extérieur, dans le couloir, Gertrude et Isabel se félicitent d'avoir bien dormi, longuement. D'autres résidentes les rejoignent et commencent leurs bavardages sans fin.

Le sol du couloir brille, bien qu'il soit en ciment et non en bouse de vache. Avant de démissionner de ton agence de publicité, il y a de cela des mois, tu as rédigé des brochures touristiques. On y indiquait que dans les villages, les femmes frottent leurs sols en bouse jusqu'à ce qu'ils brillent comme du ciment. Brochures mensongères. Dans tes souvenirs, rien de tel. Rien n'a jamais fait briller les sols de ta mère. Il n'y eut jamais ni lueur ni éclat.

Tu t'éloignes avec précaution du lavabo et tu ouvres la porte de ton armoire. La peinture blanche et huileuse qui recouvre les panneaux en bois renvoie l'image d'un poisson qui gonfle et se fait hippopotame. Tu te détournes, refusant de voir l'ombre massive, ton reflet.

Tout au fond, tu trouves ta jupe des grands jours, celle que tu avais achetée lorsque tu avais assez d'argent pour te payer cette pâle imitation de mode qui te faisait rêver lorsque tu feuilletais les magazines. Tu adores cette

jupe fourreau avec son haut assorti. S'y glisser nécessite désormais de porter un sérieux assaut au pachyderme. La fermeture éclair mord ta chair de ses dents fourbes. Directrice May a organisé le rendez-vous pour lequel tu te prépares. Avec une Blanche qui vit là-bas, à Borrowdale. Tu crains un moment qu'il y ait du sang sur ta jupe. Mais il sèche rapidement, en un trait rouge comme sur le dessus de ton pied.

Gertrude et la compagnie jacassent dans le couloir. Tu attends que leur babil de jeunettes en marche vers le petit déjeuner décline avant de mettre un pied dans le hall.

— Non, mais les gens, franchement ! Oui, toi, marmonne entre ses dents la femme de ménage, juste assez fort pour que tu entendes. Toujours à venir salir le sol encore mouillé.

Elle se pousse pour t'éviter et son seau vient résonner contre le mur. Une écume saumâtre en déborde.

— Qu'est-ce qu'il t'a fait, mon seau ? siffle-t-elle entre ses dents après ton passage.

— Bonjour, Madame May.

La directrice, à la réception dans le hall, est rose et toute poudrée, on dirait un énorme cocon de soie duveteux.

— Bonjour Tahmboodzahee, répond-elle, levant les yeux des mots croisés du *Zimbabwe Clarion* ouvert sur le comptoir.

Elle sourit en réponse à tes questions : Comment allez-vous aujourd'hui, Madame ? Vous avez bien dormi ? Merci pour tout, vraiment.

— C'est aujourd'hui le grand jour, n'est-ce pas ? dit-elle, plus joyeuse à la pensée qu'elle n'aura plus à plaider ta cause auprès du conseil d'administration. Eh bien bonne chance ! Et n'oubliez pas de mentionner mon nom à Mabel Riley, poursuit-elle. Je ne l'ai pas revue depuis qu'elle a fini l'école, puis après, nous nous sommes toutes deux mariées et occupées de nos familles. Transmettez-lui mon bonjour. J'ai parlé avec sa fille, elle était quasi certaine que quelque chose serait possible du côté du pavillon.

L'enthousiasme de madame May te rebute. Elle se penche, méprenant l'éclat dans tes yeux pour de la gratitude. Tu le sens, mais tu n'es pas toi-même très sûre de ce que cette lueur veut dire : est-elle justifiée ou bien est-ce de l'inconscience ?

— Je suis sûre que tout se passera bien, murmure madame May. Mabs Riley était une cheffe de classe merveilleuse. Moi, je n'étais qu'une petite, mais elle était vraiment gentille. Des particules de poudre s'envolent de ses joues tremblantes.

— Merci, Madame May, bafouilles-tu.

Le massif de brunfelsia du jardin de l'hôtel irradie tout entier de violet, de blanc, de mauve. Les abeilles barbotent dans l'air, projetant leur rostre dans les flaques de lumière, légères, incroyablement légères.

Tu t'arrêtes à côté de l'arbuste au milieu d'une foulée pour éviter d'écraser un scarabée téméraire et bien chanceux. Derrière lui, la haie d'hibiscus écarlate furieusement. Il y a de cela des années (inutile de se remémorer combien), tu

faisais sortir gros-culs de bousiers de leurs trous de sable en leur soufflant dessus négligemment, en riant. Lorsqu'ils apparaissaient au grand jour, tu leur jetais des fourmis et regardais les minuscules gladiateurs se battre et périr entre les mandibules de leur tortionnaire.

Tu tournes sur l'avenue Herbert Chitepo. Les gamins des rues te prennent pour une madame et se mettent à geindre pour que tu leur donnes quelque chose.

Une voix s'élève :

— Tambu, Tambu !

Tu connais cette voix. Si seulement tu avais écrasé ce scarabée. Gertrude vacille sur ses talons aiguilles, Isabel à sa suite.

— On va dans la même direction, fait Gertrude, qui s'est rebaptisée Gertie. Nous allons enfin pouvoir te souhaiter une bonne journée et savoir comment tu as dormi. Isabel et moi, on va à Sam Levy's.

— Bonjour, marmonnes-tu, gardant tes distances.

Elles t'encadrent comme des officiers de police, chacune d'un côté. La légèreté alerte de leurs pas t'irrite.

— Oh, je ne savais pas, débite Isabel, comme si, chez elle, la pensée n'avait pas à précéder le discours. C'est assez drôle, et tu souris. La jeune fille y voit un encouragement.

— Toi aussi, tu vas chez Sam Levy's. Comme nous, tu aimes faire les soldes. Je ne savais pas que les femmes de ton âge aimaient la mode.

Les filles rejettent leurs épaules en arrière, faisant ressortir leurs seins, la poitrine bien en valeur.

— Je ne vais pas chez Sam Levy's, réponds-tu. Leurs regards se perdent derrière toi, elles observent les voitures sur la rue et les hommes entre deux âges qui sont au volant.

— Ma tante vit là-bas, declares-tu. Je vais la voir à Borrowdale.

L'attention des jeunes femmes se tourne de nouveau vers toi.

— Borrowdale, répète Gertrude. Tu ne sais pas si sa surprise vient du fait que tu as une tante ou de ce qu'un membre de ta famille puisse habiter ce quartier. Quoi qu'il en soit, satisfaite pour la première fois de la journée, tu laisses un sourire s'épanouir jusqu'à tes yeux.

— Et alors, qu'est-ce que ça a de si étonnant ? fait Isabel en haussant les épaules. Elle réajuste la bretelle du soutien-gorge rouge qui a glissé le long de son bras. Mon *babamunini*, le père de mon frère, avait une maison là-haut, mais il l'a perdue. Il ne pouvait plus payer. Apparemment, c'était des histoires de taux, quelque chose comme ça. Alors il est parti au Mozambique, avec des diamants, je crois. Elle fronce le nez. Il est en prison là-bas maintenant. Il n'y a que des gens comme ça à Borrowdale. Des vieux !

— Alors, qui est cette tante, Tambudzai ? demande Gertrude pendant qu'Isabel se reprend :

— Je ne veux pas dire des vieux comme toi, *Sisi'*Tambu, je veux parler des vrais vrais vieux.

Une foule est massée sur le trottoir, juste au-dessus de l'angle que forment la route de Borrowdale et la 7^e Rue.

— *Vabereki, vabereki*, beugle un jeune homme de la portière toute cabossée d'un combi.

Le véhicule braque brusquement vers le trottoir. Tous les pieds, bras et jambes se retirent. Tu recules avec la foule. L'instant d'après, tu reviens à la charge avec tout le monde, jouant des coudes pour rembarquer un maximum de gens derrière toi. Mais c'est une fausse alerte.

— Parents, personne ne monte, crie le jeune *utingo*, avec un sourire narquois. Il n'y a plus de place. C'est compris ? Plus de place.

Le chauffeur rigole. Les corbeaux s'envolent en zigzags des flamboyants qui bordent la route. Tout en croassant, ils fuient le nuage noir que crache le capot du combi.

Très vite, chacun se prépare à un nouvel assaut. Crissement de pneus et d'acier alors que le chauffeur d'un autre minibus freine brusquement. Les roues rebondissent contre le trottoir. De jeunes gars se bousculent et sautent dans le véhicule. Tu plonges sous une mêlée de bras, entre les torsos.

— Parents, montez. Allez, allez, parents, on monte, crie le nouvel *utingo*.

Il fait barrière de son corps pour contenir une demi-douzaine d'écoliers massés près du moteur. Tu montes en te faisant la plus petite possible, tes hanches frôlent son sexe, ce contact te fait rougir. Il sourit.

— Aïe, *Mai* ! Maman ! glapit une gamine.

Tu lui as écrasé le pied avec l'une de tes Lady Di bicolores, des talons hauts, de vraies chaussures européennes en cuir, un cadeau de ta cousine envoyé il y a des années lorsqu'elle étudiait à l'étranger.

Des larmes ruissellent de ses yeux. Lorsqu'elle se penche pour masser son orteil, sa tête cogne les fesses de l'*utingo*.

— Hé, vous, *vana hwindi*, fait Gertrude d'une voix traînante. Elle a un pied sur la marche du combi. Sa voix est douce, sûre d'elle.

— Ce sont juste des enfants. Est-ce que vous n'avez pas été comme eux ? C'est pas parce qu'on les appelle *kids*¹ qu'il faut les traiter comme du bétail, poursuit-elle avec les mêmes intonations languissantes.

— Si t'es venue pour t'occuper des enfants, très bien, mais c'est pas le lieu. Tu veux tous nous mettre en retard ? crie un homme au fonds du bus.

— Eh, c'est à toi qu'elle a parlé, peut-être ? réplique Isabel qui est montée derrière toi.

Des passagers offensés se mettent à faire des remarques à voix basse sur tes compagnes.

« Des filles qui ne savent même pas de quoi elles parlent. »

« Des jeunes qui ne connaissent rien à rien. Elles ne savent même pas que Dieu leur a donné une cervelle pour réfléchir et se taire. »

Heureuse d'avoir réussi à te faufiler jusqu'à un siège, tu restes d'abord silencieuse.

— Peut-être que nos jeunes femmes cherchent quelque chose, fait l'homme au fond du bus. Quelque chose qu'elles

1. En anglais, le mot « *kids* » signifie à la fois « enfants » et « cabris », « chevreaux », d'où la remarque de Gertrude, qui joue du double sens du mot (NdT).

doivent apprendre. Quelqu'un va leur enseigner, un jour, si elles ne font pas attention, et alors, elles seront bien obligées de retenir la leçon.

— Ces enfants ne devraient pas laisser traîner leurs pieds, dis-tu finalement. Parce que tu fais partie de la masse des passagers du combi.

Isabel se tait et trouve une place. Gertrude aussi cesse de défendre la gamine et se hisse à l'intérieur du minibus. Elle caresse les cheveux de la petite fille et s'assoit à la dernière place libre, en face de l'*utingo*.

— C'est elle la meilleure, lui dit l'écolier assis à côté de la fillette. Elle va courir pour la journée sportive de l'école. Quand elle est en forme, on gagne toujours.

La déception lui fait baisser les yeux.

L'atmosphère est intenable. Il y a beaucoup trop de gens à l'intérieur, serrés comme des sardines. Le moteur est brûlant sous les fesses des enfants. Une odeur d'huile chaude se répand dans l'air. Tes aisselles dégoulinent de sueur.

Bientôt, l'*utingo* ramasse l'argent et crie le nom des arrêts. « Avenue Tongogara. Air Force. Robots. »

— Ma monnaie, réclame une femme au niveau de l'avenue Churchill. Je t'ai donné un dollar.

Sa poitrine ressemble à un matelas, c'est le genre de femmes auxquelles même les hommes ne veulent pas se frotter.

— Il me manque 50 cents, dit-elle, lançant un regard à l'*utingo*. Elle fait partie des gens qui ont ri aux blagues du jeune homme.

— Où veux-tu que je trouve la monnaie, mère ? lui répond-il irrité.

— Est-ce que personne n'a 50 cents dans ce combi ? continue-t-elle à demander tout en sortant du minibus. Je ne descends pas sans mes 50 cents.

Mais le jeune homme a déjà tapé sur le toit et le combi se remet en route. La femme disparaît dans une pétarade de fumées noires.

— Ahahah ! Est-ce qu'elle n'a pas entendu qu'il fallait faire l'appoint ? dit l'homme au fond du bus. Sa bouche est un croissant de lune moqueur.

Tes compagnes descendent à Borrowdale Shops.

Tu continues jusqu'à Borrowdale Police et traces ta route entre les stations-service BP et Total. Sur le bas-côté, tu enlèves tes Lady Di. Tu tires des Bata noires de ton sac pour y mettre, à la place, les talons hauts. Tu redoutes que les gens des beaux quartiers te voient en tennis, alors que tu as avec toi une paire de chaussures bien plus chic. Aussi, tu es soulagée lorsque tu arrives chez la Veuve Riley, au 9, Walsh Road, sans avoir croisé de visage familier. Tu t'assois sur le conduit d'écoulement des eaux à côté de la clôture pour remettre tes escarpins.

La première chose que tu vois, ce sont des babines, tu es terrifiée. Tes pieds gonflés dans tes Lady Di, tu bondis. Les babines enchâssent des dents jaunes, étirées en un grognement. Elles sont la propriété d'un petit terrier au poil hirsute.

« Whaff, whaff », jappe le chien, outré par ta présence.

— Qui est là ? frémit une voix stridente dans l'air matinal. *Ndiwe ani* ? répète la femme.

Elle s'adresse à toi en employant le singulier, une forme familière. C'est le pluriel qu'on utilise pour toute personne digne de considération ; concernant ta valeur, la femme et le chien semblent d'accord.

— T'avise pas d'approcher ou même de bouger, avertit-elle, si le chien arrive jusqu'à toi, il va te bouffer, je te le jure. Reste où tu es !

La queue du chien se dresse à ces mots. Il saute en tous sens derrière la clôture, la truffe mouchetée de bave. La langue pendante, il va et vient entre la clôture et la personne qui s'approche.

Bien en chair, ronde comme un œuf, la femme émerge de derrière un massif de figuiers de Barbarie. Elle descend l'allée pavée en se dandinant.

— Reste où tu es, comme je t'ai dit.

Tout en s'approchant, elle défait les cordons de son tablier pour les resserrer plus fermement. Le terrier s'efforce de vous tenir à l'œil elle et toi, se contentant de grognements gutturaux.

— Qu'est-ce que tu veux ? te demande la femme en te dévisageant à travers la clôture. Tu n'as qu'à demander aux jardiniers des rues alentour, poursuit-elle sans te laisser le temps de répondre, tu verras que ce n'est pas de la méchanceté de ma part. C'est juste pour ton bien que je te préviens. Demande aux jardiniers, ils te diront combien d'entre eux ont eu leurs vêtements mis en pièces à cause de cette bestiole.

Elle continue de te dévisager. Tu n'oses pas la regarder. Elle a un air si imposant que tu te sens redevenir une gamine de la campagne face à un *mambo* ou un chef au village.

La femme s'adoucit devant ton silence.

— Même moi, il m'a déjà mordue, *nga*, tout comme ça, comme s'il voulait me bouffer, dit-elle plus gentiment. Bon maintenant, qu'est-ce que tu veux ? Madame *Mbuya* Riley, elle a dit que quelqu'un allait venir. C'est toi qui viens de la part de la fille de Grandma Riley ?

Tu acquiesces, pleine d'espoir.

— La veuve ne s'entend pas avec sa fille, te dit la femme. Cette fille, madame Edie, n'arrête pas de mentir. Madame *Mbuya* Riley et moi, nous sommes très bien. C'est moi qui travaille ici et nous n'avons besoin de personne.

Tu sors de ton sac à main la petite annonce que madame May t'a donnée.

— Je viens pour un entretien, expliques-tu. Je suis recommandée.

— Mais il n'y a pas de travail ici, répond la femme. Une lueur de méfiance passe dans son regard. Donc pas de rendez-vous. Essaie en bas de la rue. Ils cherchent quelqu'un pour le maraîchage. Pour les pommes de terre, ou peut-être les patates douces. Et de l'autre côté de la rue, quelqu'un élève des poules.

C'est à ton tour d'être scandalisée.

— Je ne suis pas là pour ce genre de travail. J'ai rendez-vous, articules-tu lentement.

— Et pourquoi ce rendez-vous ? fait la femme, railleuse. C'est bien pour du boulot, non ? Ce ne sont pas tes mensonges qui te feront rentrer ici.

Le chien se met à gronder.

— Si tu pouvais t'en aller maintenant, poursuit-elle, parce que ce chien est fou. Depuis la guerre, tous les chiens que madame Mbuya a eus étaient pareils. Et madame Mbuya Riley, elle est tout comme ce chien, si ce n'est plus zinzin. Alors maintenant, du balai.

Les serpents, ceux dont te parlait ta grand-mère quand tu étais petite et que tu lui posais les questions qui ne pouvaient l'être à ta mère, les serpents qui soutiennent tes entrailles ouvrent leurs mâchoires à l'évocation de la guerre. Tout le contenu de ton abdomen glisse vers le sol, comme si les serpents avaient tout libéré en ouvrant leur gueule. Tes entrailles se liquéfient. Tu restes là, vidée de toute force.

Une brèche s'ouvre dans les treilles de vigne vierge qui étouffent le bâtiment en haut de l'allée. La femme qui te parle avance d'un pas. Elle agrippe fermement le poteau de la clôture. Elle transpire la peur, aussi forte que l'esprit d'un ancêtre.

La Veuve Riley, la femme que tu es venue rencontrer, approche. Elle est voûtée. Les os et la peau fragiles, cassants et translucides, comme des coquillages. Elle chancelle sur les pavés irréguliers.

Le chien aboie et saute retrouver sa maîtresse.

— Et maintenant, que vais-je bien pouvoir dire à Madame ? murmure la femme en face de toi. Elle te parle de manière intime maintenant, comme à une amie.

— Tu vois, elle s’imagine déjà que tu es de la famille. Une parente à moi. Et c’est interdit, nous n’avons pas le droit, même quand nous sommes de sortie. Et c’est le pire moment parce que mon jour de congé n’est pas avant ce week-end.

— Un rendez-vous. Pour un logement, murmures-tu en retour. Un endroit pour vivre.

Tu es tellement désespérée que ta voix va se percher très haut à l’arrière de ta gorge.

— Elle va se mettre à pleurer, siffle la domestique. Elle va dire que je fais venir des gens de ma famille pour la tuer. Quand sa fille vient la voir, elles se racontent ce genre de choses. C’est comme ça depuis la guerre. C’est la seule chose sur laquelle elles sont d’accord.

— Il y a un pavillon, dis-tu. Madame May a dit qu’elle avait arrangé quelque chose. Ce n’est pas cher.

— Tu entends ce que je te dis ? poursuit la domestique. Ça devient impossible quand elle se met à pleurer. Il faut que je la nourrisse ou bien elle refuse d’ouvrir la bouche et de manger. Comme un bébé. Va-t’en maintenant.

En haut de l’allée, le chien aboie. La frêle femme blanche plonge vers le sol. Sa tête, avec son halo de cheveux blancs, repose sur le pavé comme un pissenlit géant. Elle lève le bras vers toi et la femme en tablier.

— Tu vois ! se lamente la bonne. Il va falloir que je me baisse et que je la porte, même si moi aussi j'ai le dos en compote.

Elle remonte précipitamment l'allée, te lançant des invectives par-dessus son épaule.

— Va-t'en loin de ce numéro 9. Parce que sinon, j'ouvre le portail et si tu arrives à te dépêtrer de ce petit monstre, ça ne t'aidera pas beaucoup, parce que je vais détacher le gros.

La femme se penche au-dessus de sa maîtresse. Le petit terrier gémit et lèche le bras de la veuve.

L'homme se détourne de la fenêtre pour te parler.

— Ha, Père, je ne voulais pas vous déranger.

Tu as gardé aux pieds les Lady Di en revenant de chez la Veuve Riley. Tu as marché vite, sans bien savoir pourquoi tu ressentais la nécessité de te dépêcher. L'asphalte était brûlant. Tes pieds sont gonflés et pleins d'ampoules. Tu retires les chaussures dans le combi qui te ramène à la pension. Tu cherches tes tennis. À plusieurs reprises, tu cognes l'homme assis à côté de toi, une fois terriblement près de l'entrejambe.

— Attendez donc, dit-il, c'est mieux de simplement rester assise, peu importe ce que vous cherchez. Asseyez-vous comme tout le monde.

— Ces chaussures, réponds-tu de manière indirecte, elles viennent d'Europe. Elles ne sont pas comme celles d'ici. Le cuir ne se détend pas comme ça. J'aurais mieux fait de mettre des chaussures de chez nous avant de quitter la maison.

C'est la réponse qu'il mérite. Le passager s'affaisse, tête et épaule contre la vitre. Ce n'est pas un homme ; tu penses : il est déjà fini.

— Donc l'endroit d'où tu viens, c'est chez toi ? demande-t-il. Sa voix vibre d'un nouvel intérêt qu'il peine à dissimuler.

— Oui, mens-tu.

— Les parcelles, là-bas, quand tu te tiens à un bout du terrain, tu n'en vois pas la fin. Ce n'est pas tout le monde qui peut se trouver des endroits comme ça.

Tu acquiesces en souriant.

— Vous faites du maraîchage ?

— Oui, réponds-tu en hochant la tête avec assurance.

— C'est bien, fait l'homme en soupirant, que le gouvernement ait commencé à distribuer des terres aux gens dans des endroits que nous pensions réservés aux seuls Européens.

— L'endroit appartenait à ma tante. C'est son employeur qui le lui a donné. Il est parti en Australie.

L'homme joint les mains sur ses genoux et les regarde.

— Et vous cultivez quoi ? demande-t-il.

— Je suis dans les dahlias, lâches-tu fièrement. Je suis la seule à avoir les compétences. Elle était incapable d'une telle tâche, ma tante. Il faut en avoir dans la tête, dire à chacun ce qu'il doit faire. C'est pour cela, poursuis-tu, que la famille m'a dit : « Tambudzai, tu as fait des études, alors prends la terre avant que l'autre ne claque d'une attaque ou autre chose, avant qu'elle n'aille là où plus personne ne pourra la suivre. »

— Ah, l'horticulture, fait ton compagnon. Sa voix s'est faite mélancolique, elle révèle une admiration qu'il est désormais heureux de témoigner. Un jour aussi, je ferai

ça, promet-il avec un sursaut d'énergie. Moi, je cultiverai des fruits. Les gens ont toujours besoin d'avoir l'estomac plein, et remplir les leurs, ça remplit aussi le tien.

— Ils sont jaunes, les dahlias, glisses-tu, et il y a aussi des roses. Des rosiers thé.

— Ooh, approuve ton compagnon. J'ai travaillé à un moment dans une pépinière. Il y avait des rosiers thé. C'est moi qui les arrosais.

— Bleues, les roses que j'ai sont bleues.

— Bleues, répète l'homme. Il semble de nouveau abattu. Il s'affaisse contre la fenêtre. Je n'ai jamais vu des roses comme ça.

— Elles viennent de Suède, dis-tu.

Tu es soulagée d'introduire une information véridique dans le fatras d'affabulations que tu es en train de servir. Tu t'es inspirée d'un moment de gloire à l'agence, lorsque tu avais lancé une campagne de publicité pour une entreprise suédoise de matériel agricole.

— J'ai de nombreux clients en Suède. Ils veulent du bleu et du jaune. Les couleurs du drapeau. Je les achemine par avion, termines-tu, te prenant à croire que ce que tu racontes sera vrai un jour.

— Je pourrais travailler chez vous, est-ce que vous cherchez quelqu'un ?

— Ah, en ce moment, nous avons déjà trop de monde, mais je me souviendrai de vous.

— Si seulement El Niño n'était pas passé, soupirer l'homme, tout ce vent et toute cette eau ne nous ont rien laissé pour vivre, à tant d'entre nous.

Ton compagnon te demande un stylo. Il griffonne le numéro de téléphone de son voisin sur le coin d'un vieux ticket qu'il sort de sa poche. Tu prends le bout de papier.

— Pano ! Armadale ! fait ton voisin.

— Quelqu'un ici pour Armadale ! relaie l'*utingo* au chauffeur. L'homme se courbe pour descendre et s'en va à grandes enjambées.

Tu jettes le papier sous le siège. De nouveaux passagers montent. Tu te décales et prends la place de l'aspirant jardinier, t'appuies contre la fenêtre. Le combi s'arrête au coin du Twiss Hostel. Tu décides de rester dedans.

Le terminus du minibus est à Marquet Square. Le sol entre les étals est jonché de peaux de bananes et de paquets de chips gras. Les sacs de plastique se gonflent comme des panses d'ivrognes. Les écorces d'oranges font des boucles sur l'asphalte crevassé.

Un gamin tête un sachet comme si c'était le sein de sa mère. Un autre le lui arrache des mains. Le premier tombe et reste immobile contre la chaussée défoncée. La manche de son blouson est une loque effilochée. Elle frémit dans l'eau du caniveau. Sous le tissu, de petits barrages de capotes et de mégots créent d'épaisses flaques d'eau noir charbon.

Il y a toute une rangée de combis. Le tien fait une embardée et s'arrête triomphalement. Les fenêtres se mettent à vomir des pelures de patates douces et des papiers de bonbons. Les hommes et les femmes s'écartent en râlant. Alors que tous se bousculent pour sortir, une femme commente :

— Ils n'ont pas vu le combi arriver ? Alors pourquoi ils restent tous là ? Pourquoi ils bloquent le passage ?

Ceux qui font la queue pour descendre se plient en deux. Ceux qui attendent de monter commencent à se chamailler.

L'utingo te demande où tu vas. Tu hausses les épaules et il te replace, « Helensville ». Tu ricanes intérieurement. Tu es éduquée et tu sais que la banlieue s'appelle Helensvale. La vallée d'Hélène.

— Helensville, dit *l'utingo*, sans rien laisser paraître de l'impatience qu'il éprouve sûrement. Le combi là-bas y va.

Il saute du véhicule et beugle aux passagers :

— Parents, où que vous alliez, je n'ai qu'une chose à vous dire : montez ! Il n'y a que ceux qui montent qui partent !

Tu te glisses vers la portière ouverte du véhicule. Tu te ravises et reprends ta place près de la fenêtre. Tu changes encore d'avis et te retrouves au milieu du véhicule. À mi-chemin entre l'arrière et l'avant, là où il n'est nul besoin de s'impliquer, ni dans les décisions ni dans les actions.

Quelques passagers montent.

— Pour Borrowdale Shops et Borrowdale Police, hurle *l'utingo*.

Une femme se retourne et lance à un homme d'arrêter de se coller à elle. L'homme rit.

Un autre combi arrive, crachant la fumée. Tout le monde se met à tousser et lorsque l'air est de nouveau respirable, tout le monde reste bouche bée à la vue d'une

jeune femme qui se dirige vers les combis en se frayant un chemin à travers les étals de fruits et légumes.

Elle est élégante avec ses talons aiguilles interminables malgré les gravats et la chaussée défoncée. Elle met en valeur la moindre partie de son corps qui peut saillir – les lèvres, les hanches, les seins, les fesses – en vue d'un effet saisissant. Ses mains se terminent par des ongles pointus, noir et or. Elle porte plusieurs grands sacs qui proclament en immenses lettres criardes « NEON » ou d'autres noms de boutiques. Elle balance les sacs nonchalamment, tout comme son corps.

Tu restes, comme tous les autres, bouche bée, tu as l'impression de la connaître. La jeune femme s'approche d'un combi en chaloupant. *Fasha-fasha* sa démarche, tout son corps bouge, elle avance avec l'assurance de la femme consciente de sa beauté. La foule se serre et la laisse passer. Les hommes, à l'intérieur ou à l'extérieur des combis, sont pantelants. Les vitres se couvrent de buée. Ça te remue toi aussi. Ta respiration se bloque dans ta gorge au moment où tu identifies enfin la nouvelle venue. C'est Gertrude, qui réside à la pension avec toi.

Elle agrippe le rebord en acier d'un siège pour se hisser à l'intérieur d'un combi. Prévoyante, elle balance les sacs derrière ses fesses pour décourager les reluquages malvenus. Elle lâche prise et s'agrippe alors au tissu de mauvaise qualité. Le rembourrage se déchire et dégorge des flots de mousse pendant qu'elle bascule en arrière.

— Les genoux, les genoux, lui crie une voix rauque. Serre-les bien.

Les rires fusent.

— Y'a un petit poisson. Il va finir par montrer le rond de sa bouche, comme quand il manque d'eau, hurle un homme.

Gertrude fait semblant de ne pas tirer sur sa robe lorsqu'elle se retrouve de nouveau au pied du combi. Mais derrière ses sacs, c'est ce qu'elle fait de toutes ses forces. De l'autre main, elle enserme une poignée du rembourrage du siège, comme pour se protéger.

La foule ondoie et s'agite, bourdonne et frémit avec amusement. L'hilarité fait naître un tourbillon d'énergie. Elle te fait te lever de ton siège, tu descends pour te joindre à la masse. La foule éclate de rire. Toi aussi. Ce rire te donne l'impression de grandir, encore et encore, jusqu'à te croire bien plus puissante que tu ne l'es. C'est un sentiment merveilleux.

La femme se frotte les bras et se trémousse d'une jambe à l'autre à cause de la douleur.

— Hey, chauffeur, crie un homme, viens donc voir de tes yeux ce qu'elle fabrique dans ton combi.

L'homme frappe le pare-brise et porte les deux mains à son visage, dans un élan d'indignation surjoué. Tu ris comme les autres à ce spectacle.

— Bouge, *mhani*, bouge. Ces filles sont une plaie, hurle une jeune femme vêtue de rouge et vert, la tenue des membres de la secte de la Pâques apostolique. Une plaie, répète-t-elle, écartant tout le monde pour se diriger vers un combi.

— Une plaie ! Une plaie !

La foule reprend le jugement et le recrache comme quelque chose qui remonte de loin dans les tripes. C'est une sensation de soulagement comme lorsqu'on vomit et que ce que l'on a sur l'estomac sort enfin. La foule pousse plus loin cette nouvelle liberté inattendue.

— Qu'on lui ouvre les cuisses, dit un homme, faites-le pour elle si elle ne fait pas elle-même !

La foule reprend le nouveau refrain. Tu le lances à Gertrude et à tout le marché :

— Ouvre ! Ouvre !

Un gamin des rues extrait un bout de pain rassis des détritrus du caniveau. Le rebut fend l'air dans une courbe, semblable à une faux.

La joie éclate dans les tripes de tous lorsque le missile, en déboulant sur la tête de Gertrude, arrache des mèches de sa permanente cent pour cent brésilienne.

Gertrude se penche et trouve le marchepied du combi. Sans plus une pensée désormais pour la longueur de sa jupe, elle s'y précipite.

Tout le monde rit et le chauffeur du combi persifle :

— Eh, c'est quoi ton problème ? Depuis quand les gens qui se baladent à poil ont le droit de monter dans les transports en commun ?

Des ouvriers à proximité sont appuyés nonchalamment le long d'échafaudages, ils ajustent leur casque tout en observant la scène. Leur rire est dépourvu de toute menace, de toute joie, de toute haine, de tout désir. Leur rire annonce que tout peut jaillir de leurs tréfonds.

L'unique rumeur née de toutes les voix laisse échapper un gâchissement d'excitation.

La clameur cingle le désir du chauffeur d'aller encore plus loin.

— Dégage, dégage ! Mon combi doit partir avec à son bord des personnes respectables ! crie-t-il à la fille de ta pension. Comment ce serait possible, maintenant, s'il est plein de filles à poil ?

Pour toi comme pour la foule, une tension se libère.

Les rires sont suspendus au-dessus de vous, là où ils n'appartiennent plus à personne. Ils crépitent et craquent comme la foudre.

— You ! fait le chauffeur, bravache. Il examine Gertrude. Qui t'a dit que mon combi était une chambre à coucher ?

Les gens beuglent maintenant des choses à propos des trous de la fille. Dressent une liste des objets qu'on y a introduits, ou qui devraient l'être, et des dimensions de toutes les cavités des parentes de leur prisonnière. Une voix perçante déclare que ta compagne pourrait le sang et couvre de honte la guerre de libération, pour laquelle les fils et les filles des Zimbabwéens ont combattu et péri.

Le gamin des rues se penche de nouveau vers le caniveau. Des éclairs jaillissent de la bouteille qu'il jette.

— Elle se prend pour qui ? hurle le gamin mal nourri. Qu'elle se prenne ça !

La courbe décrite par la bouteille exerce une force magnétique. Son pouvoir est un vrai coup de fouet. Tu es triomphale. Tu suis le point culminant de la trajectoire du

missile comme s'il s'agissait de l'ascension d'un sommet. La foule du marché, gémissante, t'accompagne dans cette ascension. C'est un miracle qui a permis la cohésion de tous.

Gertrude secoue la tête dans tous les sens. Elle cherche désespérément à s'enfuir.

Les ouvriers s'avancent vers elle. À leur passage, les hommes dans la foule collent leur braguette contre le dos des femmes pour se frotter discrètement. La faim se déplace, flotte comme une brume qui imprègne tout. Tu serres ton sac à main contre toi, pour être sûre de garder tes Lady Di.

La foule te porte vers celle qui réside avec toi. Elle agite frénétiquement ses jambes magnifiques et se débat pour pénétrer dans le combi. *L'utingo* écarte ses jambes et ses bras aux quatre coins de la portière pour lui interdire l'accès. Le chauffeur contracte et relâche nerveusement sa mâchoire. S'il y a de la casse, que ce ne soit pas dans son véhicule.

— Au secours ! hurle Gertrude. Je vous en prie, aidez-moi, s'il vous plaît !

— C'est bien ce qu'on est en train de faire, raille une femme.

Un des ouvriers s'approche de Gertrude. Il tend le bras pour lui arracher sa jupe. La jeune femme, désespérée, vacille. Elle reste suspendue à l'entrée du combi pendant un moment interminable. Un soupir d'exaspération se fait entendre lorsqu'elle s'accroche à *l'utingo*.

Le jeune homme se rebiffe à son contact. Il aimerait la repousser, mais il n'ose pas relâcher la pression qu'il

exerce sur l'encadrement de la portière au cas où la foule se précipiterait vers eux.

Des mains soulèvent Gertrude du marchepied. La jettent par terre où elle tombe comme un sac, sonnée. La foule retient sa respiration. La vision de ta splendide compagne te remplit d'un vide qui te fait mal. Tu ne recules pas, comme une petite voix dans ta tête le souhaiterait. Au lieu de cela, tu suis le mouvement, avec les autres, tu vas plus loin. Tu veux voir la forme que prend la douleur, cartographier ses veines et ses artères, arracher du corps l'épiderme et tous ses motifs de vaisseaux sanguins. La masse humaine pousse plus loin encore. Tu saisis une pierre. Elle est dans ta paume. Ton bras se dresse lentement.

La foule grogne de nouveau. De déception cette fois-ci. Un homme se tient à côté de Gertrude et jette sur ses fesses un blouson en jean élimé. C'est le chauffeur d'un autre combi. La lumière sur ses dents étincelle, comme sur ses lunettes de soleil. Il se tourne vers la foule avec un air entendu. Gertrude lève son visage vers lui. Ses yeux sont exorbités et bien trop blancs. Apparemment consciente de cela, elle détourne le regard.

— Tambu, murmure-t-elle, t'identifiant parmi la foule.

Sa bouche est un gouffre. Un gouffre vers lequel elle t'attire. Tu n'as pas envie qu'elle t'enterre avec elle. Tu baisses les yeux, mais tu ne bouges pas, à la fois parce que tu es coincée dans la foule, mais aussi parce que si tu t'en détaches, tu redeviendras toi-même, là où tu ne pourras plus te cacher.

— Aide-moi, supplie Gertrude.

Toujours souriant, le jeune chauffeur lui murmure quelque chose. Il retire son t-shirt pour s'en servir comme d'un rideau. Gertrude récupère sa jupe dans la boue et la ceint autour de sa taille. Elle enfle le blouson qu'elle ferme pour cacher sa poitrine.

La foule enrage de nouveau, cette fois-ci à cause de la délicatesse du geste. Le gamin lance une canette de Coke. Elle percute le dos du jeune homme et roule à terre, mais celui-ci ne semble rien sentir. Il tend la main à Gertrude.

— Jeune homme, tu peux pas t'en trouver une respectable ? Beau gosse comme t'es, ce serait pas difficile, crie une femme d'une voix stridente, comme un esprit menaçant.

— Sinon, garde tes putes à la maison, ajoute un ouvrier.

— Et arrange-toi pour qu'elle ne mette pas en retard les gens qui n'ont rien demandé, qui veulent juste aller là où ils doivent aller, ronchonne un homme.

— Je lui dirai. Je ferai en sorte qu'elle comprenne bien.

Le jeune homme sourit, la main de Gertrude toujours dans la sienne.

— *Sisi*, tu as entendu, hein ? lui fait-il.

Gertrude est debout maintenant, tremblante, tête baissée. Elle ne répond pas, un ouvrier l'interpelle d'une voix pleine de dégoût :

— Maintenant que tu es habillée comme il faut, t'attends quoi pour monter ?

La tristesse submerge le visage de Gertrude. Un autre gamin des rues, dans un geste découragé, balance une bouteille en plastique sur le combi, alors qu'elle monte.

— *Iwe*, tu sais à qui il est ce combi ? Attends un peu que je t'attrape, lui hurle le chauffeur.

Le gamin détale, toutes dents dehors, serrant les cordons qui pendouillent de son short en lambeaux.

La pierre te tombe des mains.

Ce soir, c'est comme si la pension avait resserré plus fermement sur toi son étreinte. Tu le sens dès que tu mets le pied dans la salle à manger et que tu aperçois Gertrude. Elle est assise à table avec ses amies, là où elles discutent du dernier rouge à lèvres et entrent en compétition pour savoir laquelle d'entre elles est la plus choyée – ou maltraitée – par son petit copain. Tu ne t'assois jamais avec elles.

Le visage de Gertrude ressemble aux cartes en relief sur lesquelles tu t'abîmais les yeux en cours de géographie. Les entailles et les bleus sculptent des collines et des lits de rivière, tout comme les marques laissées par les pieds nus, les pieds chaussés, les pieds bottés. La lumière du soir projette des ombres sur sa peau, rendant plus imposantes les tuméfactions, plus profondes les plaies.

Isabel caresse sa joue meurtrie de son doigt, doucement, avec une telle délicatesse qu'elle n'effleure probablement que le duvet du visage en face d'elle. Gertrude grimace et arrête le poignet de son amie. Même ce contact si doux est douloureux. Elles restent assises un moment, main dans la main. Toutes cinq oublient leur assiette et le gâteau au chocolat dégoulinant de crème anglaise jaune pâle.

Chez toi, on dit que les problèmes des autres ne doivent pas faire perdre l'appétit, alors tu es pressée de t'attabler. Tu te diriges vers les filles blanches qui sont assises un peu plus loin, à proximité du buffet. Elles discutent entre elles et arrosent de sauce au bouillon en cube pommes de terre bouillies et tranches de bœuf braisé. Gertrude et ses amies redressent le visage à ton passage, tournant la tête d'un seul mouvement vers toi, comme une seule femme.

Une fois que tu as fait quelques pas, elles se regardent. Elles tchipent entre leurs dents de manière marquée.

Cinq.

Voilà ce que tu penses.

Contre un marché. Cinq. Contre une ville, une nation. Une planète. Cinq. Cinq femmes. Pour qui se prennent-elles ? Qu'elles tchipent donc autant qu'elles veulent.

Dix yeux te dévisagent alors que tu repasses devant elles, ton plateau chargé de nourriture. Tu t'isoles à une table, leur présentant ton seul profil pour leur montrer que leurs regards ne peuvent t'atteindre. Lorsqu'elles sont parties, tu retournes au buffet, avec une lenteur étudiée. Dans ton assiette, tu empiles de la viande et des pommes de terre, et une autre double portion de gâteau. Tu passes devant leur table vide. Il y a des traces de sang à l'endroit où Gertrude a posé son bras.

Mâcher, avaler. Mâcher, avaler. C'est ce que tu fais jusqu'au moment où la cloche vient annoncer la fin du dîner. Les serveurs en uniforme kaki remettent les couvercles sur les chauffe-plats. Ils empilent les assiettes, débarrassent. Un jeune homme posté dans le hall laisse sortir les dernières

pensionnaires tout en refusant l'entrée aux retardataires. Tu lui adresses un rapide sourire et déloges d'un mouvement de langue un morceau de cartilage coincé entre tes dents.

— *Manheru* ! Bonsoir, bonsoir Auntie, fait-il en s'inclinant avec respect, ouvrant grand la porte pour toi.

— Mes salutations à ta famille. À tous les tiens à la maison, réponds-tu en lui souhaitant une bonne soirée.

Le sourire du jeune homme s'épanouit encore et il promet de passer le message. Tu te fais discrète en traversant le hall pour éviter d'attirer l'attention de madame May. Soupirez de soulagement lorsqu'elle reste tête baissée sur ses mots croisés.

— C'est ça, ce que tu fais, dis-tu face à la porte de ta chambre.

Tu n'as pas pris la peine de mettre un point d'interrogation. Pourquoi un point d'interrogation ? Tant d'événements se sont produits aujourd'hui et personne ne t'a posé de questions. En plus, ce que tu sais, c'est ça : tu ne voulais pas faire ce que tu as fait au marché. Tu ne voulais pas que tout ça arrive, ni personne d'ailleurs. Personne ne le voulait. Ça a juste eu lieu, un coup de folie.

— Tu fais le guet pour me piéger, maintenant ? lances-tu à Isabel.

Elle t'attend dans l'ombre d'un pilier. Tes lèvres s'écartent en une parodie de sourire. Tu es contente que la jeune femme attende quelque chose de toi. Cela te donne deux pouvoirs sur elle. Le premier vient de son désir. Tu peux te moquer d'une femme qui veut quelque chose, parce que

tu la vois se démener pour l'obtenir. Le second pouvoir, qui découle du premier, c'est que tu peux lui opposer un refus.

— Nous pourrions te dénoncer à la police, fait Isabel tout bas, d'une voix tremblante. Elle a tellement mal, elle n'arrête pas de gémir. C'est pas un petit truc de rien du tout. On l'emmène à l'hôpital. Tu dois payer le taxi.

Un peu en contrebas, dans le couloir, Gertrude ouvre la porte de sa chambre, dit à Isabel de laisser tomber.

— Si jamais il arrive quelque chose, quand la famille viendra, ça te coûtera bien plus cher. Les dommages, menace Isabel.

— Laisse tomber. T'occupe pas d'elle, Bella. Rachel m'a donné du Panadol.

— Mhmmh, fais-tu, dédaigneuse, tout en sortant les clefs de ta poche. C'est quoi ton problème ? Va-t'en ! Pourquoi tu restes plantée là comme ça, comme s'il y avait matière à discussion ? Qui t'as dit que c'était de ma faute ?

Le jour suivant, tu t'excuses auprès de madame May d'avoir bousillé l'entretien avec la Veuve Riley. Tu lui demandes de te garder tous les exemplaires du *Clarion* pour regarder les petites annonces et trouver une chambre.

Elle est d'accord. Chaque soir elle roule le journal et le dépose sur le coin du bureau de la réception. Tu le récupères en vitesse avant que d'autres ne le prennent.

« Chambre spacieuse chez veuve pieuse. » L'annonce attire ton attention quelques jours plus tard.

« Dans grande et belle propriété bien entretenue. Jeune homme célibataire, sérieux et craignant Dieu recherché. »

Tu proposes à Dieu de négocier concernant ton sexe, tu appelles ça une prière.

Dans la cabine téléphonique, tu ajoutes aux clauses de ton contrat divin l'espoir que tes nombreuses décennies sur Terre et le fait que tu n'as pas d'emploi ne minent pas tes chances.

— J'ai de la famille qui parle comme vous, indique la veuve après quelques minutes de conversation. Elle poursuit en te demandant d'où tu viens.

— Des montagnes, réponds-tu. Du Manicaland. Je viens de Mutare. C'est la vérité et, pour une fois, cela semble payer.

Le jour du rendez-vous, tu repères la propriété et te manifestes au portail. Un long moment s'écoule avant que la veuve ne sorte. Mais la première chose que tu notes est sa voix.

— *Mwakanaka ! Mwakanaka Mambo Jesu !* Tu es bon, tu es bon, Seigneur Jésus ! rugit une féroce voix d'alto.

Le soleil t'éblouit et détourne ton regard de ce qui ressemble à des millions de dents. Des dents trop longues et trop pointues. Tu souris, étouffant un instinctif mouvement de fuite. La veuve ouvre le portail et te fait signe d'entrer.

— Bonjour ! Je suis heureuse, si heureuse-heureuse que vous aimiez ma maison, déclare ta potentielle logeuse.

Après avoir échangé une poignée de main, son regard glisse vers tes doigts nus. Tu les croises derrière ton dos, regrettant de ne pas avoir eu l'idée d'acheter une fausse alliance au marché.